title : Journal de l’Empire (1807-09-20), Théâtre français, *L’Avare*.

creator : Julien-Louis Geoffroy

editor : OBVIL

copyeditor : Camille Fréjaville (OCR et stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/journaldelempire/1807/theatrefrancais/avare

source : Journal de l’Empire, Paris, Lenormant, Dimanche 20 septembre 1807.

created : 1807

language : fre

# Théâtre Français. *L’Avare* [extrait].

Il y a des spectacles, à ce théâtre, destinés pour les jours où, sans fermer la porte, on ne veut cependant voir personne ; et ces jours-là reviennent trop souvent. Ces spectacles, propres à chasser les spectateurs, sont *L’Intrigue Épistolaire* et *Les Étourdis*, *L’École des Femmes* et *Sganarelle*, *L’Avare* et *L’Esprit de contradiction*, etc. etc. Ces pièces sont ordinairement si mal jouées, et tellement usées par l’habitude qu’on a de les donner, que sur l’affiche elles équivalent à un avis de ne pas venir à la comédie. Ainsi, qu’au théâtre voisin offre un public quelque pièce nouvelle, quelque début fameux, aussitôt le Théâtre Français, quand une certaine pudeur ne lui permet pas d’afficher *relâche*, annonce aux amateurs *L’École des Femmes* et *Sganarelle*. C’est là ce qui s’appelle être d’un bon caractère, et n’avoir pas l’esprit querelleur. D’autres se défendraient contre leurs voisins : ils opposeraient au début, ou à la pièce nouvelle, une des meilleures pièces de leur répertoire, jouée par les meilleurs acteurs, et parviendraient peut-être à faire une utile diversion ; mais les chefs du Théâtre Français sont vieux, ils ont de la peine à se mettre en courroux, et ne vienne personne chez eux, ils prennent leur canne et leur chapeau, et s’en vont, en bons voisins, voir chez les autres le débutant ou la pièce nouvelle, à moins qu’ils ne soient partis dès le matin pour leur maison de campagne ; avec ce régime doux la caisse ne se remplit pas. Les débuts de Julien et de madame Belmont, Mlle Clotilde travestie en Achille, tout ce qui attire du monde ailleurs coûte fort cher au Théâtre Français. Quand les chanoines de la comédie ont paru une fois dans la semaine, ils abandonnent la scène au bas-chœur. Il faut bien qu’ils se ménagent ; ils ne sont plus dans l’âge de faire des excès : la première chose pour eux est de se conserver, la seconde de jouer la comédie ; et en vérité ils ont raison de se conserver, car on ne fait plus de talents comme ceux-là.

La tragédie est plus jeune, mais elle a aussi plus de fatigue ; et la faveur publique lui donne une plus grande importance. On dit que Chassé, fameuse basse-taille de l’Opéra, ayant obtenu des lettres de noblesse, sa voix parut s’affaiblir ; et l’on fit sur lui ce couplet :

Avez-vous entendu Chassé

Dans la pastorale d’*Issé* ?

Ce n’est plus cette voix tonnante,

Ce ne sont plus ces grands éclats ;

C’est un gentilhomme qui chante,

Et qui ne se fatigue pas.

Nos acteurs tragiques, ennoblis par la haute idée qu’on attache à leur talent, n’en crient pas moins fort ; mais ils deviennent plus lourds, plus empesés, plus traînants : leur noblesse semble leur interdire la franchise et le naturel, comme des qualités bourgeoises.

Comment veut-on que des comédiens travaillent, qu’ils se donnent de la peine pour plaire au public et varier leur spectacle, quand ils sont gâtés par l’adulation, quand le fanatisme théâtral élève entre eux et la vérité un nuage du plus grossier encens ? Molière, dans *Les Femmes Savantes*, nous dit de certains auteurs,

Que pour être imprimés et reliés en veau, ils perdent la tête, et qu’il leur semble, dans leur petit cerveau, qu’ils sont dans l’État d’importantes personnes.

Comment veut-on que le petit cerveau d’un comédien tienne aux adorations dont il est l’objet ? Il faut lui savoir gré de conserver encore quelque chose d’humain, quand il revient d’une tournée, quand l’idolâtrie des provinciaux en a fait un dieu.